

ROMAN

UNE AMPOULE GRILLÉE

FERDINAND



Ferdinand

Une ampoule grillée

© Ferdinand, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-9742-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À toutes les mamies, ces petites fées qui veillent sur leurs petits-enfants.

À Aline.

*« Les morts ne sont pas absents, ils sont invisibles »
Victor Hugo*

1

Jeux de lumière

Le jour de l'enterrement de ma grand-mère, fringante nonagénaire jusqu'au seuil de sa mort, quelque chose qui changea ma vie se produisit. Un fait que l'on pourrait croire, à première vue anecdotique, alors qu'il fait à lui seul l'objet de tout un livre. Cet évènement n'est ni plus ni moins qu'une vibration de lumière, la brève défaillance d'une lampe, quelques secondes seulement, comme un affaiblissement de tension sur la ligne ou comme le vacillement d'une ampoule sur le point de griller. Pas de quoi changer le cours d'une vie. Et pourtant.

C'était un 22 Octobre, la nature succombait à l'automne dans un dernier panache de couleurs éclatantes. Les arbres se déshabillaient de leur parure chatoyante dont les lambeaux sang et or virevoltaient dans les rayons obliques du soleil. Drôle d'idée de la nature que se dévêtir ainsi pour traverser le froid de l'hiver. Pour nous, le spectacle apportait de la magnificence à ce sombre évènement. On pouvait y entendre l'émouvant chant du cygne de Mamie, ce dernier souffle de joie d'une âme qui bascule vers une autre vie.

Dans le salon funéraire, nous nous tenions silencieux autour du corps de ma grand-mère, mes parents, mes oncles et tantes, ainsi que quelques cousins. Elle était morte deux jours plus tôt, seule, dans son lit, au milieu de la nuit. On se consolait en supposant qu'elle avait eu la mort idéale – si tant est qu'il y en ait une – et qu'elle n'avait pas souffert. Mais on n'en savait rien. Personne ne sait rien de ce qu'est la mort. On pouvait seulement espérer, devant son visage serein, que cet imperceptible sourire témoignât de sa dernière émotion. Alors oui, c'est qu'elle était partie en paix, ce qui était somme toute un soulagement, car c'est bien ce qu'on pouvait leur souhaiter de mieux à nos morts, la paix.

Elle était si bien arrangée, qu'on pouvait la croire simplement endormie. Sa chevelure pâle était volumineuse, impeccablement bouclée, et son maquillage coloré faisait honneur à la coquetterie dont elle était coutumière de son vivant. Je l'avais toujours vue ainsi, ma grand-mère, parfaitement apprêtée, élégante d'allure, arborant en permanence ce même sourire discret qui donnait de l'espièglerie à son air. On l'avait habillée d'un tailleur beige au tissu épais de bonne facture qui était ouvert sur un chemisier de soie blanche à dentelles, très délicat. Un médaillon doré, d'un éclat comme neuf, gravé du buste de la vierge Marie, brillait sur sa poitrine au bout d'une fine chaîne en or. Tout était raffiné. C'était elle, cette tenue.

Les chuchotements et les reniflements découpèrent le pesant silence qu'imposait par sa nature le salon obscur. Je pensais à cet instant, au nombre de cadavres qui avaient dû se succéder sur le lit où reposait en ce moment Mamie, au nombre de familles qui y avaient, avant nous, chuchoté et reniflé, aux cœurs qui s'y étaient serrés, aux larmes qui en avaient déjà éclaboussé la moquette. Il est des endroits comme celui-là qui accueillent chaque jour le désespoir du monde en toute indifférence. L'habitude qu'entretenait cette pièce à côtoyer la mort, dénotait avec la singularité de l'épreuve que nous traversions. C'était la première fois que j'assistais à une sépulture, et à vrai dire, je n'y étais pas pleinement présent, je me tenais à distance, dans l'observation, peut-être pire, dans l'analyse. Le silence était devenu soudainement parfaitement lisse, tous les membres de ma famille s'étaient plongés simultanément dans un profond recueillement collectif. Cela se fit en osmose sans que quiconque ne le décide, sans même un *chut-gun* de départ. C'était un silence d'orage, lourd et électrique, tant il était chargé d'émotion. Il dura tant que c'en devint embarrassant pour le spectateur que j'étais – tous les silences le sont pour qui ne s'y repose pas – et j'attendais impatiemment qu'une voix le brise, qu'un mouvement le crève comme la foudre déchire le ciel en le déchargeant de sa tension. Et je n'en espérais pas tant lorsqu'advint subitement ce bref tremblement de lumière, comme un éclair traversant la pièce. La lampe sur pied située dans le coin opposé au corps de Mamie, juste à côté de ma chaise, se mit à vaciller quelques secondes. Était-ce l'ampoule qui flanchait ? Allions-nous nous retrouver dans l'obscurité totale ? Je jetai un œil vers cette lampe qui semblait avoir retrouvé sa vigueur, éclairant, à nouveau, de manière continue. Personne n'attachait d'importance au phénomène, soit que nul ne l'eût remarqué, soit qu'aucun n'y vit rien de singulier. Pas une tête ne bougea, pas un œil ne se leva. Je n'osais faire un mouvement, à peine même respirer, de peur de troubler la solennité de cette méditation. Je supposai n'y avoir vu que la projection de ce que mon esprit espérait pour se dégager de l'inconfort, mais une deuxième fois la lampe oscilla, quelques secondes encore, puis se stabilisa de nouveau. Une sensation étrange me traversa au niveau des épaules, un frisson, comme une onde bienfaisante. Je savourai l'animation lumineuse de cette ampoule qui s'entêtait à vouloir chasser cette ambiance de mort. Et si c'était Mamie Madeleine qui, d'où elle se trouvait – c'est-à-dire là où nous ne regardions pas, hors de son corps – nous disait « Je vous vois mes enfants. Rassurez-vous, je suis bien là où je suis. Levez-vous. Amusez-vous. Vivez heureux ». Après ce deuxième frémissement, plus rien, la lampe fonctionna parfaitement, des froissements de tissus rognèrent le silence, puis les reniflements et les chuchotements reprurent, l'agitation occupa toute la pièce encore quelques minutes avant que nous ne détachâmes

définitivement notre regard du corps de Mamie.

2

Albane et moi

Quelques instants plus tard, au cœur du cortège qui marchait à petits pas vers le cimetière, j'interrogeai Albane :

« Dis, tu as remarqué la lumière dans le salon ?

— Non, pourquoi ?

— La lampe qui était près de nous, tu as vu que sa lumière avait vibré ?

— Hein ? Comment ça vibré ?

— Et bien bizarrement justement.

— C'est-à-dire ? Je ne comprends pas ce que tu me racontes.

— Elle l'a fait deux fois. Deux tremblements de quelques secondes, pendant le long silence. Non ? Tu ne l'as pas vu ?

— Quoi, à la fin ! ? Une ampoule qui clignote, ça arrive oui. Et alors ? »

Albane, c'est ma femme. Ce que j'adore chez elle, c'est elle. Elle, dans son entièreté. Elle, au naturel, spontanée et franche. Elle, bien ancrée dans ses baskets, si différente de moi. Elle, dans son allure, dans sa façon d'être. Tout elle, en fait. Et je n'ai jamais réussi à lui répondre quand elle me demandait :

« C'est quoi que tu préfères chez moi ?

— Euh je ne sais pas, comment ça ? Physiquement... ?

— Oui physiquement. Quelle partie de mon corps te plaît le plus ?

— Pff c'est dur, je ne sais pas, rien de particulier, enfin si, tout justement. Ta bouche, tes yeux, tes fesses évidemment, ta voix aussi, et puis tes expressions, ton sourire...

— Non mais tu dois choisir. Un truc. LE truc qui t'a fait craquer. Moi, par exemple, j'adore tes mains. Allez dis-moi ! »

Impossible cette question. Ça fait des années qu'elle me la pose et que j'essaie de lui faire comprendre que ça n'a pas de sens pour moi. Peut-être d'ailleurs que ça n'a de sens que pour les femmes d'aimer des trucs comme l'implantation de ses cheveux, ou de détester la forme de ses lobes d'oreilles. Les hommes ne regardent pas les choses comme ça, dans le détail. On peut être émoustillé par une tenue un peu courte ou par la forme d'un cul joliment serré dans un jean, ça c'est masculin. L'excitation, ça vient d'en bas, une histoire hormonale je suppose. Mais la séduction, le charme, ça n'a rien à voir. Même pour les hommes ça vient d'en haut, de l'imaginaire, de l'idée qu'on se fait de l'autre, de quel genre de femme elle est, de quelle vie on pourrait avoir avec elle. Et si la

magie opère, on aime tout d'elle. Sans détail, sans concession. On n'aime pas ses fesses ou sa poitrine parce qu'elles sont de telle ou telle forme, grosses ou plates, molles ou fermes, non, on en est dingue uniquement parce que ce sont les siennes. On n'aime pas sa bouche fine ou ses yeux clairs, non, on craque devant la fraîcheur de son sourire ou la profondeur de son regard. Le corps prend un sens quand il est incarné. C'est comme ça que je l'aime son corps, à ma femme. Entier. Habité par elle. Avec tous ses petits détails singuliers qui forment cet ensemble harmonieux. J'aime sa façon de le mettre en mouvement quand elle marche, quand elle s'assoit, quand elle danse, quand elle fait toutes sortes de choses. C'est une impression générale, une allure, une élégance. J'aime ses manières quand elle parle, quand elle réfléchit, quand elle rit. Et finalement, je crois que j'aime bien aussi quand elle me pose ce genre de questions : « Et quelle est ma qualité principale selon toi ? » « Et sur une échelle de 1 à 10, à combien tu m'aimes ? »

En passant la grille du cimetière, j'insistai :

« Tu crois que ça peut être un signe de Mamie, cette vibration ? »

Albane passa son bras sous le mien.

« Et pourquoi pas ? Mais si tu es le seul à l'avoir vu, c'est peut-être un secret entre vous... »

J'ai compris qu'elle n'y croyait pas. Et pourtant Albane était croyante. C'est-à-dire qu'elle marchait dans des trucs pas forcément plus évidents. Comme Dieu. Celui de La Bible, qui avait créé le monde et les hommes. Elle le priait, elle multipliait les bonnes actions pour compenser ses culpabilités, et si elle approchait le bonheur d'un peu trop près, elle s'inquiétait du malheur qui lui tomberait bientôt dessus. Elle croyait que le bonheur se payait, Albane. Question d'équilibre. Comme s'il était indécent d'être trop heureux. Moi, j'étais plutôt du genre rationnel, donc je suppose, athée. Je connaissais mal cette histoire de testaments, à cause d'avoir séché les cours de catéchisme, mais c'était jusque-là, la seule version de Dieu à ma disposition, et franchement, je penchais plutôt du côté de ceux qui s'étonnent qu'on puisse croire en cette affaire. Déjà, qui pouvait la comprendre ? À l'église, deux heures plus tôt, j'avais manqué de m'assoupir d'ennui devant l'inintelligibilité des lectures et des chants. Et que signifie cette incantation de curé aux tonalités dépressives qui mêle le parlé et le chanté dans une même élocution interminable ? Les voies du seigneur me semblaient franchement impénétrables. Il y avait, à ce compte, divergence dans notre couple. Albane avait la foi, celle qui passe par le cœur, tandis que je me fiais à la raison, celle qui rumine dans la tête.

Et devant le cercueil qui s'enfonçait prudemment dans la fosse, je plongeais aussi à chaque mouvement de corde un peu plus profondément dans mes pensées